

Mobilité marginale et identité prospective

Candido Mendes

Mémoire sociale et prise de conscience

Dans le cadre de la perte d'identité des pays d'Amérique latine face au questionnement de l'Etat nation, il est nécessaire de souligner les perspectives comme celle du Brésil, et l'impact provoqué par l'arrivée au pouvoir du PT en 2002. Nous observons alors la condition spécifique dans laquelle l'ample marginalité sociale a vécu la mobilisation inédite déclenchée par le parti. Elle naissait dans la volonté politique de changement, dans l'acceptation, en marge de la rupture résultant de l'impasse du développement, dans tant d'autres domaines structurants sur le Continent. C'était là l'aboutissement du contrepoint entre l'exaspération de la configuration de dépendance et l'irruption d'une violence telle que celle manifestée par le Sendero Luminoso ou les FARC.

La crise du changement, telle qu'elle a été ébauchée lors du 'développementisme' des années 60/70, a été caractérisée au Brésil par la projection de la conscience syndicale sur les souches de la marginalité, rendue possible grâce à la destructuration rurale et à la concentration métropolitaine.

Nous pourrions quasiment parler d'une reproduction initiale de cette identité émergente avec laquelle la marginalité urbaine des mégalofoles a cohabité dans la lutte syndicale avec les secteurs les plus variés du nouveau complexe industriel du pays.

Le PT déborde le prolétariat du grand São Paulo, pour exprimer l'expectative du pays qui a épuré le nomadisme rural et produit les bas-fonds de chômeurs lors du phénomène critique du déplacement foncier concentré de la population brésilienne. En trente ans, les strates citadines se sont multipliées, passant de 43 à 79% de la population – dont 63% dans les mégalofoles nationales.

Le PT et la mobilisation à la limite de l'anomie

La préconisation du PT, née dans la région ouvrière de l'ABC de São Paulo au cours de disputes salariales, éclose sur les lignes de montage des grandes sociétés internationales de pointe dans des domaines comme celui de l'industrie automobile, s'est répandue et s'est articulée d'une façon inédite avec la marginalité migrante attirée par une référence identitaire, comme un fantôme du syndicalisme gagnant. Cette mobilisation politique débordant, de beaucoup, la classe ouvrière est contemporaine au démarrage du PT, jusqu'à en faire le parti des démunis. Un nouveau seuil sociologique est esquissé pour le marginal, celui de la conquête provoquée d'une première subjectivité, par l'intermédiaire du croisement historique entre la pression vers le changement

et la déstabilisation du système précédent. La force prématurée de la conscience de classe dépassait mimétiquement son contexte, tant ce dynamisme était déjà irréversible.

Cette ouverture nouvelle permettait l'inconscience faite mobilisation dans l'élargissement immédiat de la praxis qui a traversé le Parti des Travailleurs. Surgit alors une synergie politique réunissant les formes les plus sophistiquées de marchandage et de protestation du syndicalisme ouvrier du pays et l'attente de sa généralisation à la masse marginale, géographiquement étayant, de la main d'œuvre brésilienne constituée comme classe dans toute sa vigueur. C'est dans une telle mesure que le progrès de cette conscience anticipée cautionne l'explosion ou la rupture de la marginalité et que la mobilisation pétiste gagne ce sens pédagogique d'une conduite politique antérieure à la promotion économique effective.

C'est à partir de cette anticipation que l'originalité surgit, non seulement celle du parti, mais celle de la brisure de l'inertie du vieux système, exclu du cadre de la violence par un propos institutionnel – créateur de changement. L'originalité du PT est faite de cette imprégnation de l'inconscient collectif de la marginalité par l'arrivée imminente au pouvoir d'un parti à la représentativité spécifique et distincte. D'une manière significative, c'est dans cette prospection que commence à s'épurer la subjectivité marginale, contrairement à ce qui allait avoir lieu lors du conflit final du changement, empêché ou soutiré, de la plus grande partie de l'Amérique Latine, par la régression à ce que furent des

identités antérieures, à ce qui avait modelé l'État nation comme encadrement du développement.

La marginalité brésilienne a également vécu d'une chronique spécifique, dans le cadre où la contradiction a affaibli les perceptions précédentes de la subjectivité collective. Elle les a maintenues en suspens, dans un nouveau contexte, comme c'est le cas aujourd'hui, de la déterminante raciale de la masse majoritairement africaine. D'autre part, nous ne trouvons aucune référence d'identité antérieure dans le balayage incessant de la migration interne, cohabitant en termes identiques avec une identité qui soit aussi originale que prospective.

Nous devrions parler d'une aliénation spécifique de la marginalité brésilienne qui, faute du moindre dynamisme intérieur, finit par se dissocier de toute perception par contraste ou par réverbération face à d'autres sujets sociaux. En effet, il existe un manque de voix, d'oppositions à distance, contrairement aux situations fonctionnelles de production, toutes bâties sur la référence de confrontations et d'espaces de lutte qui leur fournissent leur vigueur sociale.

Vargas et la médiation du sacrifice

Dans ces termes-là, l'éveil de la "conscience d'exploitation" arriverait sous forme de choc civique, et non pas de l'usure ou de la friction entre classes; d'une révélation *a posteriori* – comme l'a permis le suicide de Vargas, fait inédit dans le pays et la mobilisation saignante et *ex post* de la

notion des “deux Brésils” –, ainsi que de la radicalité de cet affrontement.

Trente ans plus tard, l’éclosion pétiste est ombiliquement reliée à la crudité révélatrice du sacrifice-limite. Tandis que, en 1950, Vargas précipitait le conflit encore diffus avec l’*establishment* lors de la première élection d’un Brésil déjà essentiellement urbain, le parti de Lula a avancé, suivant lui aussi la force des votes, revendiquant et récupérant à la fois ce que le suicide du Président avait interrompu. Entre ces deux faits aura lieu la destruction du *peleguismo* (infiltration d’agents du Ministère du Travail dans les syndicats ouvriers) et du premier effort – encore réglé par le système – d’irruption de la classe ouvrière exigée par le développement brésilien.

A dire vrai, le suicide, dans le fracas de son inédit, éclaircissait également l’ambiguïté radicale de Getúlio Vargas, “mère des riches et père des pauvres”, auxquels il avait assuré par l’intermédiaire du salaire minimum – sans avoir subi de pression dans ce sens – les premières réformes du Statut du Travail du système national. Le Parti des Travailleurs serait alors venu réparer et effacer, sur ce point, le creux dû à cette ambiguïté, en remplaçant le syndicalisme de Getúlio par une véritable expérience de contestation et de grèves organisées sur le grand parc industriel de São Paulo.

Le PT qui s’arrache au continuisme *pelego* populiste, le fait sous la régence historique des grandes mesures de prise de conscience de l’Histoire. Il joint, à l’expérience concrète de revendication vis-à-vis de la moderne organisation des

entreprises industrielles et des multinationales du pays, les résidus idéologiques du premier mouvement libertaire prolétaire, conservés par le marxisme et l'anarchisme des années trente. Et l'expression, originairement brésilienne aussi, de la mobilisation directe des démunis permise par le 'prophétisme' de l'église catholique tirée de son sommeil par les mouvements pastoraux *versus populum*, simultanés à la théologie de la libération et à l'aura du Vatican II.

Le PT et les cautions de l'imaginaire de la marginalité

C'est par conséquent un patron tout nouveau de la subjectivité marginale qui naît avec le PT, surgissant comme initiative syndicale et s'élargissant, se dédoublant par la voix des injustices jusqu'alors muettes qui s'ouvrent à une perspective encore jamais vue – celle, fondatrice, de la culture politique du Brésil.

Il maintient tout d'abord la vision du spectacle de cette rédemption, jouée par l'hyperévènement du suicide de Vargas et sa consubstantiation en la conduite de prise de conscience, comme option fondamentale, littéralement, d'un "que faire" ou d'une quête de projet national.

Chaque fois davantage, viendront s'ajouter à l'action du parti les convergences et les distances potentielles entre le dynamisme prolétaire de cette économie de marché dans les limites permises par le progrès (et son modèle conventionnel), et la strate située sur le seuil, surtout dans les régions susceptibles de mobilité et d'identité prospective, post-crise du développement.

La mobilisation du PT, dans le sens le plus moderne et le plus rigoureux du terme, va en même temps maintenir une discipline singulière du contrepoint entre le premier parti de cadres effectivement constitué au Brésil et l'épuration, en son sein, de la figure-même de Lula en tant que référence du pays marginal.

Authenticité et équivoque du parti différent

La seconde dimension est celle qui va chaque fois plus être responsable du soutien national accordé au PT. De façon significative, c'est comme parti des démunis et par sa prédominance dans les espoirs de changement du pays, qu'il va s'imposer aux majorités électorales du pays. Si la force d'organisation inouïe du parti de pointe de la modernité institutionnelle du pays lui assure l'obtention d'un accord dans la négociation du pouvoir, c'est sur le terrain de la marginalité résiduelle du pays que l'adhésion à Lula sera chaque fois plus indépendante du PT, et construira, à moyen terme, le gros du noyau dur de toute sa force électorale.

C'est aussi de ce point de vue-là que l'arrivée effective du parti au pouvoir va montrer le désir profond de la motion interne qui l'a appuyé, conséquente avec les praxis du premier mandat. Elle est tout d'abord garantie par l'organisation syndicale du PT, solidement implantée en termes nationaux – y compris ses bases, même si elles sont corporatistes. Celles-ci se sont superposées à la masse de la marginalité, avec une nette condensation dans la région du Nord-Est, puis du Nord et du Centre-Ouest.

Aux mêmes secteurs fondamentaux du gouvernement pétiste sont venues se joindre les classes moyennes, surtout celles de l'appareil bureaucratique du pays, séduites par le parti différent mais n'assumant toutefois pas totalement l'idéal d'un changement. Ces nouveaux électeurs ont été poussés à s'agréger au parti par un dégoût chronique envers la corruption que tout système de l'*establishment* porte au plus profond de lui et qui ouvre une place saisonnière aux moralismes cutanés. Dans cette mesure, le deuxième tour des élections présidentielles de 2002 a assuré l'adhésion au gouvernement de couches sociales faisant partie du Brésil traditionnel, convaincues que le "crapaud barbu" était remplacé par le "Lulinha *peace and love*" présenté par les médias au cours d'une campagne électorale conciliatrice.

Selon la même logique, la désunion allait commencer par ces secteurs-là, lorsque le parti qui se vantait d'être différent subit l'accusation d'être corrompu, comme cela avait toujours été le cas des autres. Les campagnes menées contre le *mensalão* ou celles, postérieures, contre les *sangues*, ne venaient que prouver le maintien, dans le système, de l'appropriation privée de la chose publique et du budget par des mécanismes qui ne faisaient que donner une apparence plus moderne à ce transfert de fonds. Le PT succomberait en grande partie à cette exigence d'un châtiment par laquelle la praxis a fait face à la force des choses et aux jeux intransitifs de l'exercice des postes publics et de l'appropriation de leurs bénéfices.

Et dans ce cas-là, suivant les risques initiaux d'une *Realpolitik*, le PT au pouvoir n'hésita pas à avoir recours à

l'achat de votes de partis devenus alliés pour l'obtention de majorités parlementaires confortables. En 2002 déjà, la victoire personnelle de Lula dépassait nettement le nombre de sièges obtenus par le parti au nouveau Congrès National, bien inférieur à celui remporté jusqu'alors par n'importe quelle situation dominante.

Du PT au “peuple de Lula”

La *Realpolitik* de l'achat de majorités allait être absorbée par ses propres prémisses et le PT succomberait devant les facilités de la ‘caisse noire’ et les avantages apportés par le *mensalão*, contaminé lui-aussi par les pratiques habituelles des plateformes électorales. Si la praxis est arrivée à détruire les propositions du parti différent, un nouvel élément parmi les forces victorieuses de 2002 a également participé à ce fait: les factions de la classe moyenne, dégoûtées, atteintes en plein cœur par l'innommable corruption décelée au sein du parti. Les élites du purisme doctrinaire sont venues se joindre à elles, rendant la situation impossible – car la transigeance avec le *statu quo* était impensable, ainsi que le maintien de toute prétention d'alternative au modèle néolibéral conservé par Lula.

D'une manière significative, néanmoins, aussi bien le Brésil prolétaire que, et surtout, celui de la marginalité, se sont montrés clairement contraires au mouchardage moraliste. La superficialité des sermons faciles en faveur d'une “éthique dans la politique” se confirmait, face à l'exigence

plus profonde, primordiale, de l'option de base. Et là, l'appui à Lula resta intact, tout en étant parallèle à la défaite du parti, exactement à cause de la polarité fondatrice qui avait permis la fondation du PT. C'est à l'intérieur de telles limites que l'originalité des propositions du parti se définit, même face à sa défiguration, ou à sa participation aux impasses provoquées dans les commissions d'enquête par l'usufruit des avantages intransitifs du pouvoir.

La nouvelle période électorale peut être identifiée par un premier paradoxe possible – celui de Lula sans le PT. Ou, encore davantage, le fait qu'il soit conduit, dans le succès de sa réélection, par le surgissement tout cru de l'option de base. C'est en ces termes-là qu'une nouvelle blessure déchire le pour ou le contre de la continuité au pouvoir, par contraste avec la "zone grise" et la confortable ambiguïté qui a mené Lula au Planalto en 2002 et dont fut, en fin de compte, victime sa première proposition – celle du changement.

Investiture politique et inclusion sociale

Aujourd'hui, le progrès de la politique du changement dans la réélection peut impliquer une importance toujours croissante du noyau dur du parti quant à la conduite du gouvernement, même si on la compare à l'appui que lui vouent les syndicats. Les prévisions électorales montrent combien c'est la conscience politique de la marginalité qui va, cette fois, diriger les choses, étant donné que le soutien régionalisé du Nord-Est brésilien est massivement garanti et que les

votes des classes C et D – naturellement responsables de la majorité des électeurs du pays –, sont assurés.

Il ne s'agit pas seulement d'attester l'étape suivante de cette mobilisation à partir de la nomination politique et de la satisfaction que le spectacle de "l'arrivée là-haut" provoque chez l'électeur issu de la marginalité collective. En ce qui concerne une conscience d'identité, l'ascendance de la figure de Lula se distingue autant d'un lien personnaliste que de la création d'un populisme de dernière heure en vue de son second mandat.

La figure du Président n'a rien de charismatique pour ses électeurs. Il n'existe aucun souci de sa part quant à la rhétorique demandée par cette relation de pouvoir. La marque tout à fait spécifique de Lula consiste à maintenir le compagnonnage identitaire, fait non pas d'insistance mais de la naturalité du discours du commun des mortels, des erreurs même de son élocution et, surtout, de l'aisance extraordinaire que nous constatons en lui. C'est-là un mariage très particulier entre la personne et la *persona*, où l'un des extrêmes revigore l'autre, sans que Lula ne s'éloigne jamais de cette notion du collectif ou de la nonchalance par laquelle cette identité plurielle est renforcée. Lula est chaque fois davantage un élément parmi d'innombrables éléments, et ne fait que consolider ce profil collectif.

Le Président s'est assuré pour toujours ce détachement du moindre signe d'élitisme, ce qui aurait pu le rendre vulnérable et aurait souillé à jamais son image par une 'sophistication' acquise dans la jouissance du pouvoir et le maniement irréprochable de ses couverts.

Ce n'est pas un lien dû à une quelconque contamination ou conversion mais cette identité primordiale, qu'il possède instinctivement, qui lui a permis de résister à toute tentation suicide d'être autrement.

Charisme et prospection identitaire

En d'autres termes, le Président et ses électeurs primordiaux se retrouvent prisonniers de l'imaginaire né du spectacle fondateur de leur rencontre et de la montée au sommet de la rampe du Palais du Planalto. Le "Lula là" est peut-être le premier *ethos* de la culture brésilienne. Il se poursuit en une évocation de ces noces qui ne se veulent pas mémoire et ne fait que répéter la fête de l'arrivée au palais en 2003. C'est d'ailleurs ce qui définit, pour solidifier le gouvernement du "Lula là", toute une autre logique de changement: celle qui aurait attendu le strict et classique programme de maximisation d'un prolétariat au pouvoir et la dynamisation du conflit, de la transigeance et de la réacommodation des prétentions entre classes.

Il ne suffit pas seulement de souligner comment l'énorme marginalité brésilienne a choisi le changement et ceci selon une logique différente de la logique traditionnelle, pour un accès collectif au pouvoir. Et c'est la même conscience politique qui sera responsable de l'entrée en vigueur, maintenant innovatrice, d'un deuxième mandat. Elle a agi directement sur la diversité, qui a ouvert à la dynamique de la marginalité la logique du seuil d'entrée vers l'initiative

politique, indépendamment de la logique cumulative d'insertion sur le marché. Le phénomène Lula est celui du combien la pratique du vote et la disparition de l'inertie peuvent renforcer la conscience du changement par l'intermédiaire de ces gains, sans parler de la croissance des emplois offerts – marque indiscutable du succès remporté.

La victoire du Président est entièrement fondée sur l'accès direct de la marginalité aux services de l'éducation et de la santé, un service dû au mécanisme de la 'bourse-famille'. Ce programme d'assistance ajoute au salaire minimum un don basique de nourriture, contre l'obligation pour les enfants de fréquenter l'école, ce qui permet l'usufruit forcé d'avantages qui mèneront à la mobilité sociale et à sa dynamique toute particulière.

D'une manière significative, tous ceux qui ont été contemplés par cette mesure ne l'ont pas prise comme une compensation vis-à-vis du marché du travail ou pour l'obtention, enfin, d'un emploi. Grâce au fait que cette "bourse basique" ait répondu aux exigences élémentaires de la population, nous avons pu constater combien la satisfaction qui en a découlé a conduit à une course vers l'emploi, en accord avec la spectative traditionnelle de la dynamique des sociétés fonctionnelles. Tout d'abord, le marginalisé ne relie pas le bénéfice de la bourse reçue à la logique d'une ascension sociale, visant à démontrer quelque chose ou à surveiller "œil pour œil" la consommation ou l'amélioration du bien être de son voisin.

Gratification fondatrice, spectacle et temps social

Nous ne pouvons d'ailleurs plus nier le pronostic dictant que cette mobilisation initiale, bien plus que par un désir d'acquisition, serait marquée par la suite du spectacle fondateur, par un théâtre de la citoyenneté dans lequel le cérémonial de l'accès au pouvoir aurait été pleinement réussi.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui cette nomination politique particulière de la marginalité, ses attentes et son agenda pour mener à bien le processus gouvernemental brésilien modifie notre temps social. Le succès du premier mandat de Lula et le grand crédit dont il jouit auprès de la population n'ont nullement découlé de la visée ou de l'empressement d'obtenir des résultats qui définissent conventionnellement un succès politique. La durée du gouvernement de Lula ne dépend pas de l'immédiatisme des résultats acquis, mais des signes concrets assignés par la confiance qu'il inspire à ceux qui n'espèrent que l'avènement d'un profond changement. Celui-ci suppose certaines touches symboliques de l'envergure du propos original, dont dépend la réception effective du gouvernement différent.

Marginalité, intégration et accès: le seuil du changement

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le paradoxe qui soutient le pacte de confiance entre Lula et ses électeurs devient évident, et cela indépendamment du PT. S'il existe de nouveaux délais secrets pour que Lula puisse répondre, une

fois le choix du vote assuré après l'évènement fondateur, par la présentation pleine d'une amélioration sociale, il devient impossible de ne pas voir que celle-ci a été totalement réalisée grâce à la nomination du Président. Nous ne saurons pas, d'autre part, à quel point nous en sommes uniquement à cause d'une trêve advenue envers les évidences habituelles de succès. Ou si, selon la même logique du début, son renforcement se doit à la rémunération du propre imaginaire, bien plus qu'à la comptabilité arithmétique de ce bien-être. Dans cette perspective, la veine la plus profonde de ce support n'a pas épuisé le souvenir de l'épisode fondateur. De toute façon, c'est chaque fois davantage par la spécificité de la perception de l'accès au pouvoir, dans sa promesse plus que dans la jouissance du promis, que les articulations quant à la durée du gouvernement Lula font jouer leurs conditions de victoire et de permanence.

Dans ce cadre-là, le sentiment naissant d'un rachat de la marginalité peut engendrer une nouvelle chaîne de votes de confiance et l'affectation d'une hypothèque sur l'avenir, indépendamment de la jouissance de bénéfices ou d'avantages. La prospective d'un nouveau gouvernement Lula s'ouvre donc au milieu de nouvelles interrogations identitaires quant à cette présence active des marginalisés du processus politique, privés des médias pour leur intégration définitive et institutionnalisée au changement.

Nous débouchons sur un tableau de défigurement du parti, de l'expression syndicale, et sur une démobilisation des mouvements sociaux. Entre-temps, la dynamique des

minorités dans un État de Droit aurait conduit à l'institutionnalisation, indépendamment de la tension réelle ou du niveau de conscience effectif des revendications exposées. Il faudrait parler, pour beaucoup, d'une sur-institutionnalisation de la représentation de ces exigences, par dessus l'identité véritable de ces minorités, exprimée dans la pratique plus que dans l'inévitable polarisation en des noyaux radicaux faisant résonner leurs demandes dans un cadre relativement vidé de sa mobilisation.

Prospective et rachat identitaire

Cette institutionnalisation anticipée a permis d'effectuer l'inventaire réel du cadre des ethnies dans des conditions comme celles du Brésil après la victoire pétiste, qui est justement l'opposé de tout fondamentalisme. L'avis de convocation des indigènes s'est transformé en une convention acceptée de tous au sujet de leurs revendications, plus qu'en l'échantillon d'une revendication minoritaire postulant une référence à la mémoire sur la scène nationale. Il a largement répondu à l'exigence de l'ethnie noire et a prouvé combien celle-ci est associée à la prospective de la marginalité du pays et combien elle se confond toujours davantage avec la mobilité sociale brésilienne.

En fait, les mulâtres étant majoritaires dans la composition démographique du pays, ils cachent totalement toute perception de la négritude et effacent le moindre sens partitif ou nucléé de leur probable différence. *A fortiori*, et dans

les limites du métissage brésilien, toute revalorisation de pureté de l'ethnie s'évanouit dans l'expectative du développement. La teneur vraiment revendicative rejoint et dépasse la contradiction basique des systèmes, et c'est au dénominateur de la pauvreté que l'effort pétiste a intégré sa conduite politique.

Prouvant encore le renvoi spécifique qui existe entre l'institutionnalisation et les exigences identitaires, la clameur de la race s'affaiblit sous un régime qui privilégie l'accès à l'éducation comme marque du changement. Pour satisfaire l'exigence des quotas assurant l'entrée à l'université, on finit par préférer la déclaration de pauvreté à celle de race. L'ancien ordre n'a pas immobilisé, en termes d'enclaves identitaires, le système dominant. On n'a pas relevé de différences reconnues en son sein, étant donné que tous les groupes ont indistinctement été entraînés par le pacte d'inclusion dans cet "autre Brésil".

Le démuné face au prolétaire

D'autre part, pour parler d'une identité prospective des démunis, il faut souligner combien ce seuil de représentation dure infiniment à l'intérieur du cadre du changement et est bénéficié par le potentiel de l'attente caractéristique de cette même conscience politique de la marginalité. Il finira par être arraché aux fusions, lorsque le travail parviendra à l'articulation entre classes de travail, tensions d'une organisation syndicale et appropriation de la productivité du marché vis-à-vis du capital. Ou alors serions-nous face à ce

programme inédit, où la marginalité s’articule dans les demandes sociales indépendamment du travail, organise l’assistance comme rétribution sociale systémique, se rabat sur l’initiative familiale et se reconnaît en termes de licitation, par une demande déjà distincte de la part du prolétariat après l’accès de Lula au pouvoir?

De toute façon, cette conscience de la marginalité arrive à la réélection à l’état brut, sans que l’on sache si elle a déjà pris corps, dans son sentiment de constituer “le peuple de Lula”, ni si sa conscience est déjà active, de par son accès sous forme de services à la marge d’une politique d’inclusion effective et dynamique.

La nouveauté, quoi qu’il en soit, sera, pour toujours, dans l’identité prospective – la densification d’une mémoire rompant, où le Brésil du dehors se définit en tant que responsable de la performance, répétant (ou pas) la gratification du spectacle et de l’imaginaire civique participant du premier mandat. Les conditions objectives de mobilisation manquent encore, étant donné qu’elles sont toujours tributaires d’un *flash* de reconnaissance. Et elles seront plus menacées lors d’un second gouvernement, après l’implosion du parti et le jeu sans limites de l’institutionnalisation qui mène à remplir, de manière déplacée, mouvements et organisations.

Ni État syndical, ni État populiste

La victoire pourrait se conjuguer par une expression régressive selon laquelle le nouveau gouvernement serait tenté de se montrer en tant qu’État syndical. Cependant, cela

n'aurait effectivement lieu que si le système entraît en récession et que le gouvernement était forcé de se retrancher dans une niche défensive, ce qu'il a si bien évité jusqu'à présent. Dans ce sens, le flux objectif chaque fois plus important des démunis suivant un alignement régional décisif serait bien plus probable. C'est le Nord-Est du pays qui va fournir la masse de ses votes au Président pour une réélection, avec le caractère plébiscitaire qu'aura assumé le nouveau mandat, à la clarté de la cassure du vote.

La dialectique du développement – comme fait social total – repris, interrompu, susceptible de ces greffes de fonctionnalité, esquisse également des horizons de référence identitaire, que la mobilisation insuffisante en faveur d'un projet historique a dévoyés. Et ce, même dans diverses scissions prospectives, lorsque l'on constate qu'a eu lieu le remplacement de la condition coloniale par un vide historique dans des conditions aussi exemplaires que celles du Brésil.

Dans le cadre de l'expérience historique occidentale, la culture native a vécu la nation comme un paramètre prématuré – de différence d'une subjectivité collective –, accueillant la convergence nécessaire de l'identité antérieure autochtone et celle des migrations subséquentes, confondues dans des cadres de mémoire: son *épos*, son partage fondateur.

L'échec du développement a pour contrepartie des résurrections identitaires non cooptées, finalement et par lesquelles l'énoncé national avait constitué les sujets de l'histoire reconnus par la modernité. La récurrence des fonds culturels pré-nationaux ouvre aujourd'hui une vaste

palette à une nouvelle demande, à la limite des revendications d'un fondamentalisme plus exposé à une prothèse historique qu'à la spontanéité de son réveil, héritier de la modernisation multiculturelle.

Dans le cadre d'une prospective de changement disposée à maintenir la nation telle quelle et à ne pas la transformer en scène de l'arrêt du développement, nous pouvons constater le succès encore remporté par les cautions politiques du changement, réussies lors d'expériences inédites – comme celle du PT au Brésil. La dialectique émergente de la performance d'un gouvernement tel que celui de Lula ouvre cette nouvelle dimension à l'horizon de cette fente prospective – celle d'une conscience politique de la marginalité qui viendra disputer l'appareil d'État, contradictoire par rapport aux attentes de la fonctionnalité sociale dans le cadre des dynamiques de l'emploi dans la société moderne.

Ce qui apparaît donc immédiatement, c'est la considération accordée à la dynamique de pouvoir qui suit la nomination politique dans ce secteur et la revendication prioritaire qu'elle pourra diriger à l'appareil d'État, indépendamment de la mobilité collective traditionnelle.

De toute façon, au point de la crise de la nation que nous avons atteint, l'absorption ou le rejet de cette strate collective comprendra des conditions d'appropriation de l'appareil bureaucratique et d'alliances sociales qui n'appartiennent pas à la prévision normale des crises lors de la transition entre le système colonial et le développement. Le seuil de la marginalité émerge à peine, en tant qu'acteur politique, fondateur, et dont le "peuple de Lula" est le protagoniste.